

NAHAR MISRAÏM

Bulletin de l'Association pour la Sauvegarde du Patrimoine Culturel des Juifs d'Égypte

Trimestriel MARS 2005 N° 22
5 euros Abonnement annuel (4 numéros) : 15 euros

ISSN: 0249-8073

Secrétariat et abonnement : André COHEN, 8 rue des Tanneries, 75013 PARIS - Tél. : 01 45 35 29 86

Courriel (e.mail): aspcje@ifrance.com

Directeur de la publication : Joseph CHALOM

Directeur de la rédaction : David YOHANA

Sommaire

- p. 1 - Les fêtes : Pourim, Pessah
p. 1 - Recette : aubergines farcies à la viande
Renée Hakoun
- p. 2 - Mes années aux établissements de la Mission
Laïque du Caire (1^{ère} partie) Albert Oudiz
- p. 9 - Un aller sans retour
André Cohen
- p. 10 - Un auteur : Isaac Goren Gormezzano
Yossef Dwek
Sigal Dwek
- p. 12 - La mémoire des juifs d'Égypte au bord du
Nil
Albert Oudiz
- p. 13 - Conte : la chemise et le bonheur
Albert Pardo
- p. 13 - Proverbes en arabe et judéo-arabe de chez
« nous » Comité des dictionnaires et proverbes
- p. 14 - Conférence d'Yves Fedida :
Le Recensement Montefiore en 1840
- p. 14 - Nadine Amiel expose au Salon
International de l'Académie Européenne des Arts.
- p. 14 - Un voyage en Israël plein d'émotion
Albert Oudiz
- p. 15 - Premier Congrès Mondial des Juifs
d'Égypte.
- p. 15 - Courrier des lecteurs.
- p. 16 - Cercle de lecture : Compte rendu de
l'exposé de Chantal Steinberg
- p. 16 - Commentaires: « Reflexions sur la
conception historiographique du sionisme ».
- p. 16 - Programme du cercle de lecture du 30 avril
et du 24 juin.

Rappel

N'oubliez pas
d'adhérer et de faire adhérer à
notre association.
5 euros pour l'adhésion
et
15 euros pour l'abonnement au
bulletin

L'assemblée générale de notre association se tiendra le

DIMANCHE 5 JUIN 2005 à 10 heures 30

Au Centre Bernard Lazare (CBL)
10 rue Saint-Claude 75003 Paris
Métro Saint-Sébastien-Froissard

L'assemblée sera suivie à 12h 30 d'un
déjeuner oriental, dans une ambiance
chaleureuse et conviviale.

Après le déjeuner vers **15 heures**, notre ami
Albert OUDIZ nous présentera :

IL ÉTAIT UNE FOIS LA MACCABI EN ÉGYPTE

Vous ferez connaissance ou vous vous souviendrez des
différents sportifs qui ont fait la réputation de ce club.
Vous ferez connaissance ou vous vous souviendrez des
différentes activités du scoutisme.

La projection de plusieurs dizaines de photos
vous donnera l'occasion de retrouver vos parents, vos
amis, vos connaissances.

Amenez vos souvenirs.

Si au fond d'un tiroir, vous trouvez chez vous, ou chez des amis,
des photos de la Maccabi, vous enrichirez notre documentation,
pour la préparation de l'album exceptionnel prévu pour fin 2005.

L'inscription préalable est obligatoire.

La participation aux frais est **32 euros par personne** pour la
journée (repas compris) et de **10 euros par personne** pour ceux
qui viendront uniquement dans l'après-midi.

Veillez vous inscrire dès maintenant en envoyant votre
contribution par chèque libellé à l'ordre de l'ASPCJE,
accompagnée de votre nom, adresse et n° de téléphone et du
nombre de participants, à

André Cohen, 8 rue des Tanneries, 75013 Paris

POURIM

Nous avons déjà évoqué, dans notre n° 14 d'avril 2003, l'origine et les traditions de cette fête qui est célébrée cette année le 25 mars, précédée par le jeûne d'Esther le 24 mars.

Mais savez-vous qu'il existe un Pourim égyptien ? Le numéro 3 (juin 1981) de la revue Nahar Misraïm décrit l'origine de ce Pourim Misraïm. Nous relevons que « Le Rouleau du Pourim du Caire est un texte d'un auteur anonyme du XVIème siècle qui relate les événements qui ont eu lieu au Caire en février-mars 1524. Ce rouleau épouse le style du Rouleau d'Esther, mêmes tournures, mêmes formulations, comme pour marquer la similitude de ces événements dans leur répétition ». Vous trouverez dans le livre *Juifs du Nil* – textes réunis et présentés par Jacques Hassoun – (Ed. Minerve-1990) le récit à l'origine de ce Pourim.

Elie Cohen se rappelle cette fête joyeuse dans Haret el Yahoud, le quartier juif du Caire (vers 1930). Tout le quartier participait : l'entrée des magasins étaient vivement éclairée par des luminaires à pétrole, des tables étaient installées à l'extérieur pour permettre aux amis de jouer aux dominos ou à trictrac (jacquet). Les enfants costumés parcouraient le quartier, lançant des pétards de fabrication artisanale (appelés bombes), de la grosseur d'une bille, fabriqués avec un peu de poudre, du gravier, du papier journal et entourés de fil de fer. Des manèges en bois, (de fabrication locale !) des balançoires et tourniquets étaient installés ici et là. Des promenades à dos d'âne, pilotées par des petits arabes courant derrière les ânes, permettaient de parcourir au trot le quartier. C'était la fête !

PESSAH

La Pâque juive est célébrée cette année du 24 avril au 1^{er} mai, presque un mois après les Pâques chrétiennes, car le calendrier hébraïque comprend cette année un mois de plus (Adar 2) : soit 13 mois lunaires au lieu de 12.

Le soir du 23 avril, (les fêtes juives commencent toujours la veille après le coucher du soleil) c'est le premier *séder*, réunion essentiellement familiale, pendant laquelle on lit la *Hagada* (narration), récit évoquant la sortie d'Égypte. Quelques symboles accompagnent la lecture du texte : le pain azyme (la pauvreté et la précipitation), l'œuf (le cycle de la vie et de la mort), l'os d'agneau (la nostalgie du sacrifice offert), la confiture de harosset (le mortier de construction, le travail pénible), les légumes (représentant l'amertume de la servitude) : laitue (hazeret), herbe amère (maror) et le céleri (carpas).

Du point de vue historique et archéologique, plusieurs interrogations accompagnent l'épopée de la sortie d'Égypte racontée par la Bible : les égyptologues n'ont trouvé aucune trace de cet exode. Qui était Moïse un Hébreu ou un prêtre égyptien fidèle au monothéisme du pharaon Akhéaton ? La Bible parle d'esclavage, or les égyptologues sont formels : les monuments de l'ancienne Égypte n'ont pas été construits par des esclaves. L'influence des rites et traditions de l'ancienne Égypte dans les principes fondateurs de la religion juive est reconnue : comme la pratique de la circoncision par exemple. Christiane Desroches Noblecourt fournit d'autres éléments de cette influence, dans son livre « *Le fabuleux héritage de l'Égypte* » (Ed. SW Télémaque- 2004), dans le chapitre « Le legs de l'Égypte à Israël ».

Cependant la fête de Pessah reste pour les juifs, la fin de l'esclavage (ou de la dépendance), et la fête de la liberté. Et Moïse le grand législateur qui a jeté les bases de la première religion monothéiste.

JOYEUSES FETES

RECETTE : Aubergines farcies à la viande

Pour 4 personnes.

Ingrédients : Prendre 2 grosses aubergines soit une demi-aubergine par personne,
300 gr. de viande hachée,
3 œufs,
une petite boîte de tomates pelées concassées,
1 oignon, persil ou coriandre frais.

Préparation :

Couper les aubergines en deux dans le sens de la longueur. Les vider de leur chair.

Faire chauffer 3 cuillères d'huile dans une poêle. Faire revenir la viande hachée, le persil coupé (ou la coriandre), l'oignon haché et la chair d'aubergine. Ajouter un peu d'eau pour poursuivre la cuisson. Saler et poivrer. Arrêter la cuisson, laisser refroidir, ajouter 3 œufs en les mélangeant à la farce.

Remplir les coupelles d'aubergines et les mettre sur une couche de tomates concassées, arrosée de 2 à 3 cuillères d'huile. Faire gratiner au four pendant 45 minutes à 210°.

Servir chaud avec du riz et/ou de la salade verte.

Renée Hakoun

MES ANNÉES AUX ÉTABLISSEMENTS DE LA MISSION LAÏQUE FRANÇAISE DU CAIRE

Albert Oudiz nous a fourni un long texte sur ses années de scolarité dans les deux établissements de garçons de la Mission Laïque Française. Nous diffusons dans ce numéro la première partie, celle qui concerne le Collège de Daher. La deuxième partie, décrivant les années au Lycée Français du Caire, paraîtra dans le prochain numéro.

Collège Français du Daher

La rentrée

A quoi tient le cours des événements, pour un garçon de 13 ans qui vient de terminer son cycle d'études primaires. Il est heureux dans son école, entouré d'amis qu'il affectionne, guidé par des professeurs qui le tiennent en estime pour ses résultats scolaires, passionné par le savoir qui lui est inculqué et qui assouvit difficilement sa faim de tout connaître, de tout apprendre. Il n'a qu'à se laisser vivre dans une continuité rassurante qui l'amènera tranquillement à l'âge adulte pour construire son avenir. Hélas, autour de lui des situations évoluent sans qu'il s'en rende compte, et contribuent à infléchir le déroulement des choses.

Serait-ce la montée insistante du processus d'égyptianisation de la vie administrative, commerciale et publique qui se développe dans le pays ? Serait-ce une prescience qui préoccupait l'esprit inquiet de son père, chef de famille soucieux de bâtir un avenir protégé à ses enfants ?

C'est ainsi, qu'un jour de Septembre 1935, alors que j'avais repris le chemin de l'école Cattaoui, tout heureux de me retrouver en première année de brevet dans une classe mixte (enfin !), émoustillé par la présence de charmantes camarades faisant assaut de coquetterie comme seules savent le faire de très jeunes filles, mon euphorie fut soudainement interrompue. Mon père, me proposa de me faire quitter mon école et de m'inscrire au Collège Français de Daher, établissement de la Mission Laïque Française, qui appliquait le programme d'enseignement arabe, sanctionné par le baccalauréat égyptien général (thakâfah 'âmah) puis par une deuxième partie, option lettres (*adâb*), mathématiques (*ryâdah*), ou sciences (*'ouloum*).

Les enseignants.

Un beau matin de Septembre 1935 donc, mon père me conduisit au Collège. Nous fûmes reçus par le directeur, Monsieur Bonnin, personnage qui me parut d'une taille gigantesque. Grosse bedaine serrée dans un gilet barré de la chaîne d'une montre à gousset, large visage strié de couperose dans lequel brillait le regard pénétrant de deux yeux incroyablement bleus, une moustache poivre et sel, une grande bouche aux lèvres roses soulignée d'une petite barbe en pointe

Je me sentais perdu, hors du cadre où j'avais vécu huit années d'études primaires heureuses et dans l'insouciance, et appréhendais, timide et timoré comme je l'étais, de me voir projeté dans un milieu inconnu, peut-être même hostile, où j'aurais à me battre pour me faire une place honorable.

A la limite des quartiers du Daher et de Faggâlah, le Collège était installé dans une construction de petite dimension, présentant une façade modeste et peu engageante. A une faible distance, un établissement bien plus imposant et plus prestigieux lui faisait une sérieuse concurrence. C'était la fameuse « école des Frères » exploitée par des religieux de l'ordre de Saint Jean Baptiste de La Salle. Je connaissais peu de choses de ma future école mais, par contre, ce que je savais de l'établissement religieux m'impressionnait. Il était en effet recherché pour le sérieux de son enseignement et la rigueur de sa discipline. Fait caractéristique, tous les élèves portaient un uniforme, ce qui tranchait fortement avec le caractère informel de l'école Cattaoui et du Collège Français. Mes cousins qui le fréquentaient m'en parlaient avec respect et considération. Ils m'invitaient régulièrement à la cérémonie de fin d'année scolaire et le spectacle qui y était offert me remplissait d'admiration. Tous les élèves défilaient dans un ensemble impeccable en uniforme bleu marine, képi de même, avec un galon rouge. Différentes compétitions se déroulaient sur le terrain : tir à la corde, courses d'obstacles et de relais. Il y avait même un numéro de dressage de chiens policiers, de superbes bergers allemands, etc. Au Collège Français on était bien loin de tout cet appareil.

avec une touffe de poils sous la lèvre inférieure, « à la mousquetaire », et curieusement, la tête coiffée d'un chapeau mou. Il avait une voix de basse, et si son élocution était lente, sa diction était parfaite. Il se dégageait de sa personne une force qui me laissa aux bords de la terreur. Cependant, son regard se posa sur moi avec une bienveillance inattendue et, provisoirement, je me sentis rasséréiné.

Je fus conduit à ma classe de première année du secondaire, où des regards curieux, presque tous inconnus de moi, me dévisagèrent avec curiosité. Heureusement je reconnus deux anciens élèves de Cattaoui, Isaac Cattach et Clément Matattia, ce qui mit un bémol à ma panique naissante. Je rencontrai également un voisin, Victor Setton, auquel me lia par la suite une longue amitié qui s'est perpétuée jusqu'à ce jour.

Je fis dans cet établissement un remarquable parcours. Mes succès scolaires, dus surtout à la qualité des cours que j'avais suivis à Cattaoui, me placèrent au pinacle de la classe, pendant quatre ans. Mes professeurs me témoignaient un grande bienveillance que ne manquaient pas de remarquer mes camarades. Pratiquement rares étaient les disciplines qui présentèrent pour moi une difficulté quelconque.

Le corps enseignant était, on ne peut plus hétérogène. Notre Directeur, français de pure souche, nous enseignait la physique et la chimie en première année. Sa haute stature, sa voix puissante, son regard intimidant, imposaient à ses élèves un respect craintif. Il était intraitable sur le plan de la discipline et cela était bien nécessaire pour maîtriser les grands gaillards turbulents dont il avait la charge. L'élève qui avait mérité un châtement lui était adressé. Il le conduisait alors jusqu'au perron séparant les premières marches de l'escalier intérieur qui conduisait aux classes. Là, condamné à demeurer debout, immobile, le malheureux voyait défiler toutes les classes en montée ou en descente, et subissait les quolibets et les grimaces de ses camarades. Pour terminer, Monsieur Bonnin arrivait et, après lui avoir fait la leçon d'une voix contenue, mais combien menaçante, lui tenait les poignets d'une de ses larges mains et, de l'autre, lui assénait avec soudaineté une giflette retentissante dont le pénitent garderait longtemps un cuisant souvenir. La leçon portait ses fruits puisque ces sanctions n'intervenaient plus que rarement.

Notre professeur de langue française, Monsieur Arnaud, grande perche à la démarche gauche, les cheveux coiffés à la diable, une mèche rebelle lui barrant en permanence les rides du front, un nez pointu chaussé de lunettes à monture d'écaille, essayait avec l'énergie du désespoir de nous familiariser avec les élégantes subtilités de la langue française. Il avait une diction de sociétaire de la Comédie Française et c'était un régal que de l'entendre déclamer un poème de Lamartine ou une « Nuit » de Musset. Je conserve le souvenir d'une performance dont nous fûmes les heureux bénéficiaires une fin d'année scolaire. Il tentait comme toujours avec passion de nous inculquer l'amour de la poésie et avait choisi, pour illustrer ses propos, de nous faire admirer la virtuosité de son idole Victor Hugo. C'est ainsi qu'il nous donna une remarquable lecture d'une poésie extraite des « Orientales » : Les Djinns composé en 1828. Cette poésie comportait quinze strophes inégales : la première en vers de deux pieds, la deuxième en vers de trois pieds, la troisième de quatre pieds, puis de cinq pieds, six, sept, huit et dix pieds, puis decrescendo huit, sept, six, cinq, quatre trois pour

mourir in fine en une strophe de deux pieds. Un exploit technique, peut-être, mais quel talent, quelle maîtrise de ce géant des lettres françaises. La manière dont notre professeur nous donna lecture de ce petit chef d'œuvre, avec une émotion à peine contenue et une intense vibration dans la voix, nous tint sous le charme pendant de longues minutes.

L'enseignement de l'histoire et de la géographie nous était dispensé par Monsieur Dupux. Vieux beau au visage buriné, se tenant tout droit pour ne rien perdre de sa petite taille, il possédait une élégance d'un autre temps, peut-être même d'un autre siècle. Toujours chaussé de souliers vernis, le pli du pantalon impeccable, raffiné et frêle, il tranchait sur ses autres collègues, avait un humour caustique et une diction lente presque laborieuse. Il possédait le talent de vous expliquer d'une manière lumineuse les secrets des brises de terre et de mer, celui de la rotation de la terre infléchissant la direction des vents alizés et contre alizés nord ou sud, qui a marqué ma mémoire pendant des décades. Le voir essayer avec patience de transmettre son savoir à des gaillards hermétiques qui lui rendaient cinquante kilos et le dépassaient d'une tête et demie, les tenir en respect grâce à l'ironie de ses remarques et l'intensité de son regard, tenait du grand art. J'étais frappé par le désir qu'il avait de nous communiquer ses connaissances et touché par le spectacle de son découragement devant le peu de succès qu'il obtenait devant certains de ses élèves. En ce qui me concerne, ma fascination allait vers l'étendue de son savoir ; je buvais ses paroles et me nourrissais de son enseignement avec délectation.

Nous avions deux professeurs de langue anglaise qu'on aurait pu appeler Double Patte et Patachon. Le premier d'origine arménienne, Monsieur Michel, presque un nabot, la tête trop grande pour son corps, avait un accent épouvantable. Il s'agitait sans cesse, frénétique et excité, les yeux toujours en mouvement. Il officiait dans les petites classes. Son *alter ego*, égyptien pur sang, gigantesque par comparaison à son collègue, était toujours coiffé du tarbouche. Il avait une tessiture de basse, et quand il s'exprimait en anglais d'une voix caverneuse, nous avions l'impression qu'il avait de gros cailloux plein la bouche. Inutile de rechercher la moindre trace d'un accent oxfordien dans sa diction de paysan égyptien.

Tout comme les professeurs de langue anglaise, ceux de langue arabe allaient par deux. Pour les petites classes, Ostâz Abdallah, d'origine paysanne, lui aussi coiffé du tarbouche, était d'une incroyable vulgarité dans son accent et ses expressions. Quand les élèves grimpaient bruyamment les marches pour se rendre en classe il hurlait pour obtenir qu'ils montassent en silence : *Hâsseb énta wé howwa* (Attention, toi et l'autre). Aux cancre de la classe qui faisaient la petite bouche devant les piètres notes qu'ils avaient obtenues, il s'écriait à notre grand effarement : « *Howwa hadd yé'raf men kharâh ?* » (Quelqu'un peut-il être dégoûté de sa propre merdre !). On était bien loin du langage raffiné auquel on pouvait s'attendre de la part d'un maître devant ses élèves.

Pour les classes supérieures, nous avions Ostâz Mass'oud, qui était d'une classe bien autrement

supérieure. Grand, maigre et frêle, de grosses lunettes qui cachaient mal un fort strabisme, très nerveux, il était agité de tics en permanence. D'une susceptibilité malade, on le voyait parfois serrer les mâchoires comme pour contenir difficilement de terribles colères qui ne demandaient qu'à exploser. Nous suivions péniblement un enseignement qu'il avait l'air de dispenser aux seuls élèves arabisants doués, les autres restant en plan. Cependant, il réussissait, pour certains d'entre nous, à nous communiquer l'amour de la poésie arabe, dont nous découvriions la beauté et les subtiles élégances. Mais qu'elle était donc difficile à maîtriser cette langue qui en son temps n'était pratiquée que par une faible partie des populations des pays arabes et assez peu répandue dans les couches populaires. Le développement des médias était encore faible qui aurait pu familiariser le peuple avec son vocabulaire difficile, sa grammaire complexe et ses déclinaisons à pièges et chausse trappes. Je ne sais si la qualité de l'enseignement de notre maître était en cause, mais, à part quelques élèves familiarisés dès leur jeune âge avec la culture arabe pratiquée dans leur famille, plusieurs d'entre nous arrivaient en fin d'année scolaire en retard sur le programme que nous étions supposés maîtriser. Nous étions alors nombreux à avoir recours à des leçons particulières qu'il nous accordait volontiers contre rétribution, bien entendu. Il arrondissait ainsi sensiblement ses fins de mois.

Nous avions également un second professeur de langue française, Monsieur Doyen. Grand, athlétique, plus cassant que le bon Monsieur Arnaud, il savait parfaitement faire respecter la discipline dans ses classes, ce qui n'était guère une mince affaire. Appréciant quelquefois la qualité de la prose que je lui rendais, il en donnait lecture de quelques passages et concluait à ma grande confusion : « C'est bien mieux que le Progrès Egyptien ! » (le principal quotidien du matin de langue française).

Le professeur de mathématiques était une ancienne connaissance. Je l'avais connu à l'école Cattaoui. Monsieur Kéroub avait une silhouette qu'on n'oubliait pas. Trapu, de larges épaules, une tignasse touffue et épaisse couronnait sa tête. Il était borgne et on avait quelque peine à fixer son unique œil valide. Quand il écrivait au tableau la longue démonstration d'un théorème ou la solution d'un problème d'algèbre, il traçait sans difficulté des lignes d'une régularité parfaite qui couraient d'un bout à l'autre des deux tableaux fixés côte à côte sur le mur. Sa voix caverneuse impressionnait, tout comme sa démarche chaloupée qu'il effectuait en roulant des épaules. Au demeurant, un charmant professeur qui prenait le temps d'expliquer ses leçons à plusieurs reprises pour ceux qui restaient hermétiques aux chiffres et aux raisonnements euclidiens.

Le plus charismatique de nos professeurs était, sans conteste, Monsieur Manoli, d'origine grecque. De taille moyenne, un large visage souvent éclairé par un sourire éclatant qui ne manquait pas de charme. Sa célèbre calvitie le faisait reconnaître de loin. Il enseignait la physique en duo avec Monsieur Bonnin et surtout la chimie où il opérait des tours de magie

scientifique qui nous tenaient en haleine. Pour notre plus grande joie, il nous emmenait, pas assez souvent à notre goût, dans le modeste laboratoire du Collège pour effectuer ses expériences. Nous restions fascinés par les transformations de couleurs de la teinture de tournesol, les effets spectaculaires de certaines réactions chimiques générant des panaches de vapeur et des odeurs incommodes. Il avait un sourire amusé devant nos réactions d'enfants émerveillés. Son charisme était indéniable et tous le respectaient sans qu'il eût à se forcer pour y parvenir. Il faisait fonction de sous-directeur sans que l'on sache vraiment si cette fonction était officielle ou si elle l'était *de facto*. Un jour j'eus la surprise de le voir arriver sur un terrain de Basket Ball pour arbitrer une finale du Championnat du Caire entre l'équipe de la Maccabi du Daher et celle des Italiens de l'O.G.I.E.. J'appris alors qu'il était l'un des meilleurs arbitres de la Capitale. Depuis je me rendis compte qu'il animait les équipes du Collège, Seniors et Juniors. J'eus la chance de faire partie de l'équipe junior en qualité d'arrière droit. J'ai pu ainsi apprécier ses qualités de meneur et d'organisateur. C'était un remarquable tacticien de ce sport, et le seul à ma connaissance qui étudiait soigneusement les combinaisons de jeu à adopter avant chaque rencontre, et les exposait longuement à ses joueurs sur le tableau noir. En cela il était, incontestablement, un précurseur.

Le professeur de dessin avait l'aspect d'un bellâtre d'opérette. C'était un brave garçon qui avait une allure incroyable. Grand, quelque peu enveloppé, empâté même, de longs favoris lui barrant verticalement les deux côtés du visage, le sourire suffisant, une moustache soigneusement taillée à la Clark Gable, le tarbouche incliné sur sa tête, il prêtait à rire et ses élèves ne s'en privaient pas. Au demeurant, un professeur de dessin fort convenable. Il nous apprenait les lois de la perspective ainsi que le dessin à main levée comme l'exigeait le programme d'enseignement du baccalauréat égyptien lequel interdisait l'usage de tout instrument, règle, compas ou rapporteur. Les lignes devaient être aussi droites que possible et tracées seulement à main levée. Quand nous arrivions en fin d'année scolaire et que la pression des examens se relâchait, il en était de même pour la discipline. Les cours étaient alors loin d'être tristes et le chahut indescriptible. Aussi, pour forcer notre attention, et rétablir un ordre approximatif, il nous racontait, dans un langage que n'auraient pas désavoué les gamins des rues, des histoires drôles parfois salées à faire rougir un charretier de Faggalah. Toute l'école l'appelait *Bahbah*, surnom d'un acteur comique populaire de l'époque.

Nous avions, contrairement à l'école Cattaoui, un Surveillant Général, ancien directeur d'une petite école privée qui avait cessé de fonctionner. Monsieur Scemama, personnage important et imposant, promenait partout, avec une souplesse inattendue, sa grosse bedaine. Quand le besoin s'en faisait sentir, il suppléait l'absence d'un professeur et assurait la tenue de la classe. Il nous occupait avec un jeu de son invention, de recherche de termes propres et accordait

aux méritants des bons points bien utiles pour lever ou adoucir une sanction quelconque.

La seule représentante du sexe féminin au Collège était Madame Bonnin qui s'occupait des tout petits.

La visite

Un beau jour, c'était peut-être en 1937, une grande agitation s'empara du Collège. Chapitrés la veille par notre directeur, nous étions venus le matin en tenue particulièrement soignée pour recevoir un hôte de marque. A l'heure dite, nous vîmes arriver dans la cour où nous étions alignés en un ordre parfait, un personnage trapu, presque aussi large que haut, auquel faisait repoussoir la haute stature de Monsieur Bonnin, venu l'accueillir avec toutes les marques du plus profond respect. C'était Edouard Herriot, sénateur, ancien Premier Ministre de France et Président de la Mission Laïque Française, arrivé en Egypte pour une tournée dans les établissements de la Mission. Nous avions peu conscience de l'importance

Les élèves

On pouvait retrouver au Collège des échantillons des différentes classes sociales et religieuses du quartier du Daher. Ce fait était tout nouveau pour moi qui avais vécu dans une bulle, entouré de jeunes juifs de la condition et du même niveau social que le mien. Les élèves appartenaient à toutes les couches de la société petite et moyenne bourgeoises du quartier. Quelques uns venaient de loin, comme de Koubbeh Gardens et même d'Héliopolis, banlieue Nord du Caire. Bien sûr, la grande majorité appartenait à des familles juives. Il s'y mêlait cependant des coptes, des syriens catholiques ou orthodoxes et même des musulmans. Enfin la colonie française était représentée par Jacques Bonin, fils de notre directeur. C'était un grand gaillard, gouailleur à la manière d'un titi parisien qui aurait grandi trop vite. Il nous arrachait le bras quand il nous serrait la main et il adorait nous reprendre quand nous parlions le sabir franco-égyptien. Ainsi, quand il m'importunait comme à plaisir je protestais : « Tu n'as pas raison », traduction de l'expression arabe usuelle : « *Ma 'andaqsh haq* », il me répliquait : « Donc j'ai tort ! Je n'ai pas raison donc j'ai tort ! » Je comprenais mal qu'il tournât en ridicule mon propos, tant nous étions tous habitués à traduire littéralement toutes les expressions usuelles arabes, sans que les pléonasmes nous choquassent. C'est ainsi que s'était créé à travers les années le sabir français particulier au pays. Jacques nous surprenait en arrivant au Collège, un grand bérêt basque sur la tête, vêtu de knickerbockers qui le faisaient ressembler au voïvode Michel de Roumanie lequel s'attifait toujours ainsi à l'époque. Tout comme pour les origines religieuses, les origines sociales représentées au Collège s'évaluaient sur une large gamme. Si, d'une manière générale, le niveau des élèves était relativement modeste, quelques uns affichaient leur appartenance à des classes bien plus aisées. Certains arrivaient dans la voiture de leurs parents comme Amiel qui habitait Koubbeh Gardens.

Les horaires de ses cours étaient décalés pour ses classes afin que les « grands » ne viennent pas perturber ses jeunes élèves. On l'apercevait donc rarement.

du prestige qui entourait cet éminent représentant politique de la France. Appuyé sur une canne, il nous adressa un bref discours expliquant l'importance que représentait pour son pays les établissements de la Mission, véritables ambassadeurs de l'esprit et de la culture françaises dans le monde. Ces établissements, disait-il, étaient de petits morceaux de France, disséminés dans le pays. Son discours achevé, il promena son regard sur les élèves assemblés puis saluant d'un large signe de la main, il s'en alla comme il était venu. Sa visite, pour courte qu'elle avait été, nous laissa l'impression d'avoir vécu un moment d'histoire.

Que dire du jeune Momtâz, héritier d'une famille grand bourgeoise musulmane, qu'une Rolls-Royce rutilante conduite par un chauffeur de maître, en uniforme et casquette, déposait tous les matins à l'entrée du Collège au grand ébahissement de tous. Il sortait de son carrosse, se dirigeait vers la cour sans sembler prêter attention à la sensation qu'il provoquait, drapé dans un magnifique détachement à l'égard de ce qui l'entourait. Parmi les quelques élèves musulmans, les frères Radwân, qui marchaient par deux ou par trois. Leurs parents leur avaient donné des prénoms déclinés du mot *Sa'âda* (bonheur). Ils se prénommaient, l'un Sa'd, l'autre Séoud, et le dernier As'ad. Amateurs passionnés de tennis de table, ils avaient en permanence une raquette, sous leur veste ou leur blouson, et se tenaient prêts à engager une partie n'importe où, et j'aimais bien les accompagner pour me mesurer à eux.

Arrimé à mon banc, indéracinable pendant mes quatre années de scolarité, un garçon drôle et attachant avec lequel je passais de longues heures à parfaire ma connaissance du monde du cinéma américain : Albert Chemtob, Tiko pour les copains. Cheveux crépus d'un blond fadasse, la gouaille à la lèvre et toujours une blague à raconter, le dingue de cinéma c'était lui. Pour sa chance, son grand frère était abonné aux principales revues de Hollywood consacrées au septième art : *Moovie Screen*, *The Picture Goer*, etc, dont il apportait des exemplaires en classe. Il me bassinaient les oreilles avec les commérages de la célèbre pipelette : Louella Parsons, et notait avec soin, qui sortait avec qui, quels étaient les films en tournage de ses vedettes préférées. Mon apprentissage de futur Monsieur Cinéma progressait bien. Lui était ravi de m'avoir pour interlocuteur. J'avais de mon côté une aura spéciale à ses yeux, et sans aucun scrupule il pompait sur mes devoirs et se retrouvait ravi d'obtenir des notes flatteuses dont il s'enorgueillissait sans retenue. Il avait le culot de narguer ses camarades

dont les notes étaient inférieures. Une fois, cependant, je trébuchais sur un problème de physique et, ce jour, j'étais bien le seul. La conséquence en fut qu'il obtint, seul avec moi la plus mauvaise note de la classe. Je n'oublierai jamais le regard plein de reproches dont il me fusilla, se retenant pour ne pas parler de trahison. Bien plus tard, je le retrouvai sur les bords de la Manche où il était venu rendre visite à une amie commune. J'étais heureux de le revoir et du plus loin qu'il m'aperçut il cria : « Albert Oudiz, c'est à cause de toi que j'ai eu une mauvaise note en physique parce que tu t'étais trompé et que j'avais copié sur (?) toi ! » Bien entendu cela ne gêna en rien le plaisir de nous retrouver un demi siècle plus tard. Il était parti s'établir dans le pays de ses rêves, les Etats-Unis et y avait, ma foi, fort bien réussi, puisqu'il possédait la chance proverbiale des cancre qui se trouvaient pourvus de la bosse du commerce. Un de mes camarades préférés fut sans conteste Emile Harari. C'était le plus charmant, le plus agréable garçon du monde. Il avait un caractère égal et, malgré une certaine gaucherie, une élégance naturelle dans son maintien et ses gestes. Pour un rien il partait d'un éclat de rire cristallin qui grimpait aux plus hautes notes et à la contagion duquel il était bien difficile de résister. Sa famille était célèbre puisque deux de ses grands frères étaient de talentueux joueurs de basket-ball, admirés dans tout le pays. Sur les six frères Harari, si l'on excluait l'aîné qui était hors course, les cinq autres, Maurice, David, Léon lui-même et le cadet Zouzy auraient pu former une équipe qui se serait honorablement classée dans le championnat de première catégorie. A propos du plus jeune des fils Harari, Isaac que l'on surnommait Zouzy, il fut le plus extraordinaire joueur de basket-ball que l'on ait connu en Egypte au cours des années 1945 à 1955. Il n'avait pas encore seize ans quand son talent éclaboussa tous les autres joueurs. Alors que son frère David avait été sélectionné, avec son camarade César Yarhi, dans l'équipe nationale égyptienne lors des championnats d'Europe précédents à Riga, lui fut sélectionné pour les championnats suivants qui eurent lieu en Hongrie. Il y fut élu deuxième meilleur joueur du championnat, juste après la gloire locale Nemeth. Il avait moins de 20 ans. Il connut hélas une mort cruelle en Afrique du Sud, cloué dans un fauteuil par un mal implacable. Cadet de ses cinq frères et le premier à disparaître alors que ses frères vivent encore cinquante ans plus tard. Parlez à n'importe quel juif du Caire qui y aurait vécu vers la moitié du siècle dernier, sportif ou non, le nom de Zouzy évoquera pour lui une gloire qui traversa le ciel d'Egypte, fulgurante et éphémère comme un météore, inondant l'horizon de son éclat. Mais le plus proche de mes amis pendant ma scolarité fut sans conteste Nino Mourad. Il était fin, délicat, de taille moyenne, un visage plutôt petit qu'éclairaient deux yeux extraordinaires d'un bleu intense presque insoutenables qu'il était difficile de fixer longtemps. Il avait les cheveux courts, noirs et frisés au point d'être crépus. Pendant les deux dernières années scolaires il fut partiellement auréolé par la gloire naissante de sa sœur devenue une star de la chanson et du cinéma égyptiens : la fameuse Leila Mourad.

Celle-ci devint bien vite l'une des actrices les plus populaires du pays, puis du monde arabe. Le patriarche de la famille était le fameux chanteur égyptien Moussa Mourad une des gloires du début du siècle qui avait développé chez ses filles, Malaka et Leila le goût du chant et cette dernière lui avait succédé dans le monde de la chanson. Sa famille étant bien intégrée en Egypte, Nino possédait bien mieux que moi l'arabe. Je comptais sur lui pour faire face à toutes les difficultés, et elles étaient nombreuses, que me posaient les subtilités de cette langue lors des rédactions, dissertations et autres travaux que j'avais à rendre.

D'autres amis vinrent enrichir mon entourage. Je pense surtout à deux jeunes camarades auxquels je me suis attaché et dont j'appréciai la gentillesse et l'intelligence. Plus jeunes que moi d'un an, ils suivaient les cours d'une classe inférieure. David Khayat, arrivait tous les jours de la lointaine banlieue du nord du Caire, Héliopolis. Un bien long trajet journalier. Il m'avait élu son consultant préféré pour les problèmes d'algèbre et de physique, avec lesquels il avait peu d'affinités. Tous les matins, quelques minutes avant le rassemblement, il se glissait entre mes camarades pour arriver à moi et m'interroger sur la solution d'un problème qui était hors de sa portée et je répondais très amicalement à son attente. Il m'en avait conservé une reconnaissance dont il me fit part cinquante ans plus tard. Le hasard nous avait mis en présence l'un de l'autre au cours d'une inoubliable croisière que nous fîmes ensemble en Méditerranée orientale. Depuis, nous n'avons cessé de nous voir et s'il est établi aux Etats-Unis, l'Atlantique n'a pas été assez vaste pour nous séparer et pour amoindrir le plaisir que nous avons trouvé à reconstituer notre amitié. Heureusement, possède-t-il un pied à terre à Paris ce qui nous assure des rencontres régulières dont nous tirons lui et moi de grandes satisfactions.

L'autre jeune camarade dont je m'étais acquis l'amitié était David Azoulai, lui aussi d'un an mon cadet. Je l'avais rencontré déjà à ma précédente école de Cattaoui. Il était de petite taille, chétif, le visage criblé de tâches de rousseur. Toujours à l'affût d'une histoire drôle, il venait fidèlement me la rapporter pour alimenter mon réservoir de blagues dont j'aimais régaler mes amis. Pour ne pas demeurer en reste, je tenais à lui rendre la pareille en lui narrant la « dernière », ce qui le comblait d'aise. Je le retrouvais comme jeune éclaireur à la Maccabi. Je le perdus de vue quand il s'établit à Alexandrie, puis le retrouvais à Paris où il fit une belle carrière dans le commerce de la parfumerie et des cadeaux. Quand je pense à la remarquable réussite de ces deux amis, je me dis, que c'est plutôt moi qui aurais eu besoin de les consulter, non sur des problèmes de physique ou de géométrie, mais sur les sens des affaires où ils m'avaient dépassé de plusieurs coudées. Comme quoi, trébucher sur des problèmes scolaires n'est pas forcément annonciateur d'un échec dans la vie d'adultes, mais, bien souvent, le contraire.

D'autres élèves, dont le comportement n'avait rien à voir avec le genre modeste et discret de ceux de Cattaoui, contribuaient à entretenir ma surprise et

mon sentiment de dépaysement. Gaston Berzi, gros copte joufflu un éternel sourire niais aux lèvres, arrivait toujours au Collège avec un noeud papillon Il embaumait jusqu'à l'excès le parfum bon marché local (*Shabrawishy*) afin de masquer la forte odeur corporelle qui exsudait de tous ses pores, comme c'était le cas chez certains coptes du pays, grands consommateurs de fenugrec (*helba*). Hanein, voyou tranquille, canaille et gouailleur me défiait sans cesse à qui lancerait le plus loin son jet de salive. Avec un

Le sport

La pratique du sport au Collège était réduite à sa plus simple expression. Je ne me souviens même pas que des cours de culture physique y eussent jamais été donnés. Il y avait bien une vague équipe de football, quasi clandestine qui jouait ses matches dans une indifférence générale. Le seul signe que l'on en avait était un hymne puéril que l'on chantait avec amusement (*kolléyya, kolléyya, yéhmy la'ibtek léyya !* – collège, collège, que (Dieu) protège tes joueurs !). Le sport le plus facile à pratiquer était le ping-pong qui ne nécessitait pas d'installation spéciale. Une table adéquate pouvait être installée dans un espace relativement restreint, le matériel, raquettes et balles, à prix et tailles réduits se trouvait à la portée de tous. D'ailleurs le Collège s'enorgueillissait d'avoir parmi ses élèves, le champion d'Egypte en personne. Jeune et beau garçon de taille moyenne, Tewhid Helâl, au visage fin et aux attaches aristocratiques, dénotant ses origines turques, était l'objet de l'admiration générale. Cependant, ce n'était certainement pas au Collège qu'il avait acquis son talent.

Mais le sport roi au Collège était sans conteste le basket-ball. On avait même fait l'effort d'installer vaille que vaille, deux « paniers » ce qui permettait une pratique appréciée, même réduite, de ce sport. Notre professeur, Monsieur Manoli, grand spécialiste en la matière, était l'animateur, le stratège et le directeur des deux équipes, junior et senior du Collège. Pratiquant ce sport à la Maccabi, j'avais été recruté au poste d'arrière droit dans l'équipe junior. Nous y fîmes des étincelles. En son temps, Gaston H. Katz, célèbre journaliste sportif de la Capitale, avait créé, l'U.S.E.P.E. (Union Sportive des Ecoles Privées d'Egypte), et organisé les compétitions scolaires entre les différents établissements. Notre équipe arriva en finale du championnat du Caire où elle échoua malheureusement contre l'équipe des écoles italiennes à conquérir le titre. Il s'en était fallu d'un petit point, mais un point quand même.

Plus tard, éclata l'extraordinaire talent de basketteur du jeune élève Isaac (Zouzy) Harari dont j'ai parlé plus haut. Il aurait fait gagner le championnat à une équipe de cul de jattes, tant il était adroit, inventant toujours des tactiques de jeu qui déroutaient l'adversaire. Monsieur Manoli en était fou, et tenait tellement à le conserver au service de l'équipe, qu'il le gardait dans sa classe malgré ses échecs répétés. Ce

maître comme lui je fis de gros progrès dans ce sport particulier. Elie (Loulou) Lagnado, jeune homme athlétique au regard de porcelaine bleue, dont le beau visage était malheureusement ravagé par les restes d'une acné juvénile mal soignée, m'interpellait d'un bout à l'autre de la cour par un tonitruant : « Salut !..... puis enchaînait aussitôt par le célèbre vers d'Alphonse de Lamartine «bois couronnés d'un reste de verdure ! »

champion était un cancre notoire, mais quel entraîneur d'équipe y aurait attaché la moindre importance quand il pouvait profiter de son exceptionnel talent ? On rejoignait ainsi les universités américaines qui ouvraient toutes grandes leur porte à des étudiants bien plus performants en sport que forts en thème ou en sciences. Zouzy fit ainsi les beaux jours de l'équipe pendant quelques années. C'était bien après mon départ du Collège, et j'en ai eu des échos par de jeunes camarades qui m'en ont fait le récit admiratif et ému.

Un des moindres charmes de mon collège n'était pas d'avoir le voisinage, de l'autre côté de la chaussée, d'un petit cinéma de quartier, le Rialto, installé dans un ancien hangar dont la destination précédente n'était pas bien connue. Il avait même l'avantage, bénéficiant d'une arrière cour, sorte de grand jardin en friche, d'avoir installé une salle de cinéma en plein air. De ce fait, il avait dans le quartier, une clientèle qui lui était fidèle tout au long de l'année. M'avait-il fait rêver, ce cinéma, dont les affiches alléchantes, renouvelées toutes les semaines me laissaient songeur ! A combien de mémorables séances y ai-je assisté depuis le temps du cinéma muet où mon père m'emmenait régulièrement, jusqu'aux fameux films d'aventures de Douglas Fairbanks Sr., Gary Cooper, Eroll Flynn, Clark Gable, aux évolutions des danseurs Fred Astaire et Ginger Rogers, aux roucoulaudes de Jeannette Mac Donald et Nelson Eddy, aux trilles éblouissantes de l'inoubliable Deanna Durbin, j'en passe et des meilleurs ! Quelquefois je pense qu'il ne faut jamais revenir sur les lieux de son enfance, ou alors, le faire avec d'innombrables précautions. Lorsque, 37 ans plus tard, je revis mon collège, au cours d'un voyage en forme de pèlerinage, le ciel me tomba sur la tête. Mon cher Collège était, comme rabougri par l'âge, devenu une petite bâtisse aux murs écorchés, abritant une minable école de jeunes filles ; quant au cinéma Rialto, un lamentable monceau de ruines évoquait avec difficulté l'usine à rêves de mon enfance. Devant la célèbre école des frères, l'esplanade était recouverte d'une mare d'eau stagnante, à la suite d'un éclatement d'égout, phénomène de plus en plus fréquent dans la ville du Caire. Quelle désolation. Il fallait fuir bien vite ce spectacle déprimant ce que je fis aussitôt.

Albert OUDIZ
Février 2005

UN ALLER SANS RETOUR...

L'article de Sarina Minerbo Roemer paru dans le Bulletin n° 21, nous renvoie au cœur même d'un des objectifs de notre Association, à savoir : le recueil de l'histoire du départ des juifs d'Egypte, les conditions d'installation dans les pays d'accueil, leur intégration, etc. Nous invitons nos lecteurs à alimenter cette rubrique par le récit de leur départ d'Egypte et leur installation dans le pays d'accueil

Il est difficile de parler de soi, mais si chacun d'entre nous pouvait raconter cette partie de son histoire, nous aurions par la suite un panneau significatif. Donc, je me jette à l'eau..

En avril 1954, après 6 mois de prison (dans des conditions dures au Caire et faciles à Alexandrie), et un procès devant la Haute Cour militaire, je suis libéré et me retrouve un matin à la porte de la prison ne sachant que faire. Le jugement libérant un certain nombre d'entre nous et en condamnant deux autres est un des derniers actes signés par Mohamed Néguib.

Que faire à ce moment ? Rester en Egypte ou partir, mais pour aller où ? Apatride, je ne dispose pas de passeport. Ma culture m'incite à m'installer en France. Un an se passe dans l'indécision et la construction de ma vie (travail, mariage) mais je suis régulièrement convoqué à la police politique (Mabahess) qui me presse de quitter le pays au plus vite. Mais que faire sans les papiers nécessaires ? On me fait entendre que je risque d'être arrêté à nouveau, à la première occasion.

Finalelement le « sésame » arrive : l'officier des Mabahess m'adresse à un « lewa » (général) au Caire et le précieux titre de voyage est entre mes mains. Une mention importante barre la première page du document : « voyage sans retour ».

Maintenant il faut s'adresser au Consulat de France qui m'accorde un visa de transit pour une durée de 10 jours sans prorogation possible ni installation définitive en France. Il s'agit en fait pour les autorités égyptiennes et françaises d'une « aliya » vers Israël.

Muni de ce précieux visa ma femme et moi partons le 3 mars 1955 sur le pont de « L'Aéolia », avec 20 livres égyptiennes en poche pour chacun de nous, et... 3 valises plus une malle pesant peut être 30 kilos. Le 10 mars arrivée à Marseille. Surprise : nous sommes convoqués par haut parleur et on nous informe que nous partirons pour Israël par un prochain bateau. Cela n'était pas notre but, et après négociation, on nous donne l'autorisation d'aller voir ma famille à Paris. Notre arrivée dans la prestigieuse capitale se fait dans le froid et par un temps maussade. Etait-ce cela le Paris rêvé ?

La durée du visa (10 jours) est vite écoulee en démarches diverses. En mars 1955 il n'y avait pas encore eu l'arrivée massive des juifs d'Egypte, donc pas les structures d'accueil qu'ont trouvées ceux qui sont arrivés en 1956. Mais le fait d'avoir eu un procès politique me permet d'entamer des démarches pour obtenir le statut de réfugié politique auprès de l'OFPPA. Un de mes oncles établi en France dans les années 1930 me permet grâce à des connaissances de proroger le visa de 24 h en 24 h, puis 48 h, etc. Mais le cercle vicieux est toujours le même : sans visa pas de travail, et sans travail pas de possibilité d'obtention d'une carte de séjour.

Il faut vivre : petits travaux, leçons, le soir collage d'affiches pour gagner quelques francs.

Une anecdote à ce sujet : un soir je me fais arrêter en compagnie d'un ami avec tout un paquet non ouvert d'affiches à coller. Conduite immédiate au commissariat. Le commissaire, bon enfant, me fait remarquer que mon visa expire le jour même. Il essaie de comprendre pourquoi je ne suis pas encore parti, comment se fait-il que je parle français, etc. Puis il me fait ouvrir le rouleau d'affiches et surprise pour lui et pour moi, les affiches étaient adressées aux juifs de France et les incitaient à faire leur « aliya » !

Enfin, le temps passe et je reçois une convocation pour retirer la malle que j'avais confiée à Marseille à un transitaire. Le voyage coûte cher, le garde meuble aussi. Et son contenu qui avait fait l'objet de toutes les attentions et sacrifices des parents n'était plus utile ou à la mode (gros édreton, chaussettes de laine, pyjamas en « castor », etc.). Dommage.

Quant au logement, nous avons pu avoir, grâce à des connaissances de mon oncle, une chambre de bonne qui ne devait pas excéder 8 m², au 8^e étage d'un bel immeuble mais nous n'avions pas le droit à l'ascenseur. Il ne fallait pas oublier d'acheter la baguette...

Deux ans plus tard, après bien des démarches à la Préfecture et de petits travaux, j'obtiens une vraie carte de travail. Et commence à se construire une vie en France.

André Cohen

Itzhak Goren Gormezzano

Ecrivain israélien d'origine égyptienne

Dans notre bulletin précédent (n°21) nous avons évoqué cet écrivain israélien, né à Alexandrie, qui a fait une conférence au Centre Académique israélien du Caire. Notre ami Yossef Dwek et sa fille Sigal nous présentent les livres de cet auteur. Pour notre part nous recherchons les moyens de faire traduire et éditer « L'été alexandrin ».

Les écrivains d'Israël manifestent une nette tendance à puiser aux sources de leurs pays d'origine et dans ce cadre, ils sont naturellement portés à relater l'événement cardinal de leur existence dans les années 50 du siècle passé: l'immigration massive vers Israël, et vers d'autres pays aussi. Il faut noter pourtant que parmi ces écrivains il y a une différenciation claire entre ceux originaires d'Europe Orientale témoins des persécutions et des sévices des pays collaborateurs du régime nazi, puis de la Shoah (Catastrophe), pour qui le passé et les événements historiques infernaux représentent un traumatisme ineffaçable, et ceux du Moyen-Orient, qui expriment une nostalgie non voilée et un désir avoué à faire participer leurs lecteurs aux souvenirs et expériences de leur jeunesse en pays natal, au sein de grandes communautés énergiques et organisées. Citons parmi ces derniers Samy Michaël, Shimon Ballass et Eliezer Amir nés en Irak, les femmes écrivains Marcelle Fisher et Ada Aharoni nées en Egypte. Ces deux dernières, dans leurs romans respectifs "Les khamsins d'antan" et "Le second exode des juifs d'Egypte" (traduit en français sous le titre "du Nil au Jourdain") ont réussi à dépeindre l'atmosphère qui régnait parmi les juifs du Caire et d'Alexandrie qui étaient dans l'obligation de faire face au problème troublant de leur avenir en Egypte.

Il faut reconnaître tout de même que l'écrivain Goren bien qu'appartenant à cette catégorie et à cette génération (plus jeune d'une dizaine d'années !) tient une place spéciale et intéressante de par son ambition à broder une vaste "saga" familiale bien ancrée dans les conditions sociales, économiques et politiques des années 50 en Egypte, et par la suite dans les conditions particulières du nouvel État d'Israël. De plus, cette chronique familiale narrée dans la trilogie "*L'été alexandrin*", "*Blanche*" et "*Le chemin du stade*" se concentre autour de cette époque agitée, et vouée aux grands changements, des années 1910-1950, au cours desquelles cette famille se trouve dans l'obligation d'immigrer vers d'autres rivages et de renouveler à chaque fois le processus lent et difficile de l'adaptation dans le pays élu. La première étape se passa à la veille de la première guerre mondiale, quand la Turquie berceau de la famille, alliée à l'Allemagne, imposa le service militaire obligatoire aux jeunes juifs, et la seconde étape (l'exode d'Egypte vers Israël) était le résultat d'une décision préméditée et rationnelle qui entrevoyait à travers le "train-train" de la vie quotidienne, paisible en apparence, la fin

proche et inévitable de la communauté, par suite du nationalisme égyptien croissant et de l'hostilité déclarée envers Israël, et envers les juifs en général.

Au cours de ce périple, qui se déroule le long d'une période de 50 ans (la grand-mère de l'écrivain l'ayant accompli de A à Z), et qui englobe trois générations, la famille apprend assez vite à baragouiner dans une bonne dizaine de langues, et à acquérir beaucoup d'expérience dans le commerce de détail et les professions de bureaucrate. C'est là une des sources du pluralisme culturel et du côté polyglotte de notre communauté.

Il semble que l'œuvre littéraire de Goren reflète une continuité historique malgré les réminiscences de chaque époque et autour de chaque événement notoire. Chaque partie de la Trilogie se réfère à une époque définie dans la vie de cette famille au sein de sa communauté. Le premier roman dépeint la vie insouciant dans un pays relativement tolérant (a-t-on jamais assisté à un déchaînement de haine antisémite et encore moins a-t-on souffert de pogromes ?), dans une ambiance cosmopolite vécue en particulier par les juifs. La seconde partie "Blanche" raconte l'amour agité, sujet à beaucoup de revers, de deux jeunes gens, alors que le lecteur ressent que les conventions sont ébranlées, que l'assurance personnelle des personnages est douteuse, et que la question de l'immigration est constamment remise sur le tapis. La troisième partie, bien que relatant avec force détails et anecdotes la vie bienheureuse en Égypte, est consacrée au récit du père de la famille, à l'intégration dans la nouvelle patrie, et aux difficultés de l'adaptation durant la période d'"austérité" terme utilisé alors dans le jeune État pour désigner le rationnement des denrées alimentaires de base, le manque d'emplois, les piètres conditions de logement, bref tout ce que le Sionisme classique intitule "les vicissitudes de l'intégration", ou le "creuset de fusion" (Melting-pot), termes évocateurs du dur processus de la création d'une nation.

Le récit de Goren, raconté avec beaucoup d'humour et de sympathie pour ses personnages, n'est pas seulement un récit personnel familial, et pas seulement la chronique d'une communauté énergique et optimiste disparue au cours d'événements dramatiques et semée sur les quatre continents: Europe, Asie, Amérique, Australie. C'est encore et aussi un récit universel émouvant sur une famille d'immigrants en quête d'une vie heureuse et pleine d'amour qui, à chaque étape de son périple, se

mobilise pour préserver son rang culturel et social, son intégrité, et la solidarité humaine entre ses membres et amis, autour du père charismatique et

"L'été alexandrin"

Une famille juive habitant à Alexandrie héberge tous les ans dans son appartement une autre famille habitant Le Caire, dont le père pratique le métier de Jockey. Les drames et les événements presque surréalistes que provoque la rencontre des deux familles et de leurs proches parents sont racontés avec beaucoup d'humour et de nostalgie, et dépeignent une société juive petite bourgeoise instruite, aisée et insouciant dans l'atmosphère tolérante de cette ville méditerranéenne, portuaire et cosmopolite. La mer que l'on aperçoit de chaque balcon et de chaque coin

"Blanche"

Dans ce second roman, Blanche est une belle jeune fille juive indépendante et ambitieuse, orpheline depuis un âge tendre, élevée dans la misère, qui recherche obstinément le bonheur et l'opulence à l'aide de ses avantages physiques. Ses projets sont contrecarrés par l'entrée en scène du cousin de l'auteur, beau jeune homme attrayant mais imbu d'idées politiques, fervent de l'idéologie sioniste, qui caresse le rêve d'immigrer en Israël. Bon nombre de jeunes gens idéalistes des années 50 - sionistes ou communistes - avaient jeté le désarroi dans le cœur de pas mal de jeunes filles, qui par suite d'un amour malheureux et inattendu étaient en proie au dilemme :

influent. Sans aucun doute les lecteurs de cette trilogie y trouveront beaucoup d'intérêt et de plaisir quel que soit leur âge, leur origine et leur nationalité.

de rue dans le quartier de Ramleh sert de toile de fond à ces personnages naïfs, avides de jouissance et d'aventures amoureuses, ne se doutant même pas des passions politiques qui couvent sous les apparences paisibles et refusant obstinément à observer les nuages qui s'amoncellent à l'horizon, annonciateurs de l'orage inévitable: le soulèvement des masses populaires contre l'occupation britannique et l'expulsion de tous les étrangers privilégiés fidèles à ce régime d'occupation.

suivre la voie de leur cœur qui les conduirait presque inévitablement à la souffrance - et peut-être même à la misère -ou bien adopter l'alternative petite-bourgeoise du "bon parti" qui assurerait une vie aisée et insouciant.

C'est à travers ce conflit et les tensions qu'ils provoquent chez les deux jeunes amoureux que l'auteur réussit à décrire de manière subtile le grand problème qui tracasse tout une communauté et surtout les jeunes arrivés à l'âge de s'occuper de leur sort : demeurer sur le sol natal qui déjà tremble sous leurs pieds ou immigrer...et dans ce cas quel pays choisir ?

Yossef Dwek, Haïffa

"Le Chemin du stade"

Parmi les trois romans de la trilogie alexandrine de Yitzhak Goren-Gormezzano, "Le chemin du stade" est le roman le plus complexe, le plus mûr sur le plan littéraire et aussi le plus personnel. L'auteur décrit l'histoire de l'immigration de sa famille en Israël, en même temps que le processus de son propre développement et son affirmation en tant qu'écrivain, long chemin parcouru par un enfant doté d'une imagination fertile, qui aimait écrire et illustrer des contes d'aventure.

Dans sa passion à narrer l'histoire de sa famille et à décrire la vie de la communauté juive en Egypte, Goren a réussi à édifier un style littéraire particulier. Et ce style, aussi bien que la narration des événements, expriment la complexité de son oeuvre, qui se poursuit sur deux trajectoires {deux histoires} parallèles, ayant comme lien commun la figure imposante, dominante et vénérée du père Alberto Gormezzano. La première trajectoire est la vie de ce dernier depuis sa jeunesse à Alexandrie jusqu'à l'immigration en Israël et sa mort à son foyer familial de Kiriat Ata (au voisinage de Haïffa). Cette histoire personnelle est narrée par le père de famille dans un style littéraire très élaboré, à partir d'un manuscrit

trouvé après sa mort. Roby (le surnom donné à Itzhak dans sa famille) a trouvé ces cahiers et les a introduits dans son roman.

La seconde trajectoire est celle, plus intime et personnelle, de l'auteur qui raconte la même histoire de son propre point de vue et fait le récit de son développement en tant que narrateur et écrivain. Les deux trajectoires se croisent quelquefois et chacun des narrateurs éclaire de sa vision personnelle des aspects caractéristiques.

Ce dernier roman comme les deux précédents de la trilogie est transmis par l'adolescent Roby, mais contrairement aux deux premiers -où les éléments autobiographiques sont intentionnellement dissimulés et où l'histoire de la communauté et de ses problèmes se profilent à travers l'intrigue -ici il n'y a aucun doute qu'il s'agit d'un roman autobiographique raconté à la première personne. L'écrivain délaisse la description des processus sociaux et économiques de la communauté et de ses problèmes pour se concentrer sur l'odyssée personnelle: l'immigration, l'intégration dans le nouveau pays, "la patrie" délibérément choisie, la recherche de l'identité orientale dans le

"Melting-Pot" de la nouvelle identité israélienne, et la vocation d'écrivain.

La littérature, la passion d'écrire, la passion couvée d'être écrivain est le thème central du roman. Albert, le père est un homme passionné par les livres, autodidacte instruit qui aspire toute sa vie à s'adonner à la création littéraire. Son fils écrit depuis un âge très tendre et cette tendance l'accompagne et constitue une partie de sa personnalité. A la fin du roman, coup de théâtre ! il s'avère que les cahiers, soit-disant posthumes d'Albert n'ont jamais existé. Albert, durant sa vie n'a jamais trouvé les conditions et le temps nécessaires pour écrire. Le récit de son existence est en fait la création littéraire de son fils Roby, le même Roby qui, enfant, passait le plus clair de son temps dans la société des femmes pendant leurs parties de poker, qui écoutait leurs commérages et leurs secrets dévoilés et qui par la suite réussit à reconstituer "comme des mot-croisés" l'intrigue de l'histoire privée de son père. Albert, dans le roman, apparaît comme un homme instruit et charismatique, objet

d'admiration de toute la famille, mais aussi homme pratique et professionnel qui prône le rationalisme et méprise les épanchements sentimentaux. Il est dépeint par Roby à l'âge adulte qui, bien que manifestant de l'amour pour son père, demeure très critique envers lui et désapprouve son attitude et ses principes sévères dans les problèmes que pose la vie. Albert, malgré son amour pour la littérature ne pouvait être écrivain, la littérature était considérée par lui comme « efféminée ». Elle a recours à toutes ces anecdotes, ces petits potins, ces commérages de femmes frivoles qui le rebutaient. L'œuvre littéraire exige le drame, les passions, le pittoresque, et non pas la logique, l'aridité rationaliste dénuée d'émotion.

"Le chemin du stade" est une métaphore symbolisant la voie de l'écrivain vers son public (le public au stade). Le récit sur la vie du père représente un geste de loyauté filial pour celui qui n'a pas exaucé son aspiration à être écrivain mais qui a réussi à s'imposer comme héros littéraire dans l'œuvre du fils, Goren-Gormezzano.

Sigal Dwek
Sinai

L'auteure de cet article, Sigal, fille de Yossef Dwek est née à Haïfa, Israël. Elle est agrégée d'histoire de l'Université de Tel-Aviv. A travers la lecture de la trilogie de Goren elle a fait la connaissance de notre fière communauté dont elle admire la diversité culturelle, la tolérance et l'optimisme.

La mémoire des Juifs d'Égypte aux bords du Nil.

Au cours de différents voyages en Égypte, nous nous sommes aperçu qu'une majorité d'Égyptiens âgés de moins de 50 ans semblait ignorer qu'une communauté juive vieille de plusieurs siècles eut jamais vécu dans le pays. Il faut dire que tout avait été fait pour occulter ce fait historique, et que les hommes politiques avaient décidé de laisser le peuple dans cette ignorance.

Aussi, quel ne fut mon étonnement quand, avec André Cohen, j'ai été convié chez notre ami le regretté Joseph Hazan pour rencontrer le docteur Mohamed Aboul Ghâr, du Caire, qui souhaitait s'entretenir avec des Juifs d'Égypte, demeurant à Paris. Cet obstétricien, Égyptien musulman, de renommée internationale avait l'intention de rédiger un ouvrage traitant des Juifs d'Égypte, et dans ce but il avait déjà rencontré Joël Bénin auteur de « The Dispersal of Jews from Egypt », l'historienne Kramer de l'Université de Washington qui avait rédigé une thèse sur l'exil des Juifs d'Égypte, ainsi que divers représentants de notre communauté un peu partout dans le monde. C'est ainsi que nous avons reçu récemment son ouvrage: « *Yahoud Masr* », écrit en arabe, paru aux éditions Al Helal, Le Caire (2004). Nous l'avons parcouru rapidement pour en rendre compte succinctement. Nous reviendrons plus longuement dans un prochain numéro de notre Bulletin. Le livre est bien documenté, illustré, traite de quelques figures notoires du Judaïsme égyptien et des divers aspects de la communauté juive sur le plan religieux, social, financier, commercial, politique et ses positions envers le sionisme, le communisme, etc. Il semble que quelques ambiguïtés se dégagent dans certaines positions exposées dans l'ouvrage, et cela mérite d'être vu de plus près.

La presse égyptienne a abondamment rendu compte de cette parution. A cet égard il est à signaler le récent intérêt porté par de nombreux chercheurs et chercheuses universitaires d'Égypte sur l'étude des différents aspects de l'histoire de la communauté juive à travers les siècles dans le pays. Le sujet a cessé d'être tabou, et tente de nombreux historiens. C'est ainsi que l'on peut lire dans la revue: « *Al Moussawar* » de Janvier 2005, des détails sur ce nouvel intérêt des intellectuels du pays pour l'étude des juifs d'Égypte au cours des différentes installations au bord du Nil. La revue mentionne cinq études parues dans la chaîne télévisée « Histoire de l'Égypte » traitant des juifs dans la période musulmane et ottomane. La doctoresse Zakaryya Mohamed a fait paraître un ouvrage en deux volumes sur les juifs dans l'Égypte, province Turquie, inspirée des travaux de Jacob Landau traduits par le Conseil Supérieur de l'Enseignement. L'article cite enfin le livre du Dr Aboul Ghâr avec force compliments. Par ailleurs, il a été bien accueilli par les différents journaux. Dès sa parution, au cours de la première semaine, 1500 exemplaires en ont été vendus.

Si les juifs d'Égypte ont presque entièrement disparu physiquement du pays, il semble que leur mémoire, ou leur histoire, soit en train de ressusciter dans l'esprit d'une certaine élite.

Albert Oudiz

LA CHEMISE ET LE BONHEUR

Un Sultan d'un grand pays du Moyen-Orient tomba un jour en langueur et devint triste et morose. Après consultation de plusieurs médecins, sans résultat, on fit appel au devin (ménaguemm) du Palais. Celui-ci parla longuement avec lui, essaya de le réconforter et de lui remonter le moral mais rien n'y fit. Finalement, il lui dit :

- Votre Majesté, je suis persuadé que la seule solution à votre problème est que vous portiez pendant un certain temps la chemise d'un homme heureux.

On chercha parmi les gens de la noblesse, puis parmi les riches commerçants, les grands propriétaires, etc. dans tout le royaume et on ne trouva pas un seul homme heureux! Chacun d'entre eux avait une raison ou une autre pour ne pas l'être: l'un était en mauvais termes avec sa femme, l'autre avec ses enfants, le troisième avait une mauvaise santé, le quatrième voyait son commerce péricliter, celui-ci était en guerre avec ses voisins, celui-là vivait un amour impossible, etc. De guerre lasse, le Grand Vizir ordonna à plusieurs personnes de la Cour de rechercher un homme heureux même chez les plus pauvres. Et finalement, on lui amena un misérable charbonnier qui prétendait qu'il était très heureux, malgré sa misère extrême qui sautait aux yeux. On le présenta au Sultan qui lui demanda :

- Dis-moi, brave homme, es-tu vraiment heureux ?

- Oui, Sire.

- Y a-t-il quelque chose qui te manque et que je puisse t'offrir pour que tu sois encore PLUS heureux ?

- Non merci, Sire, il me reste encore un quignon de pain pour mon déjeuner quant à mon dîner, Dieu y pourvoira !!

Alors le Sultan lui dit :

- Je t'offre cent pièces d'or pour ta chemise.

-Pour ma chemise, Sire, quelle chemise ? je n'en ai jamais eu !

D'où l'adage bien connu :

L'HOMME HEUREUX N'A PAS DE CHEMISE

Albert Pardo

Tiré du recueil " L'UNIVERS DU REVE "

Proverbes arabes et judéo-arabes de chez « nous ».

Pour répondre à de nombreuses demandes, notre Comité de Dictons et Proverbes d'Orient fournira régulièrement quelques perles de la culture arabe et judéo-arabe pour les amateurs. ...et les autres.

D'une coquette qui avoue un âge sensiblement inférieur au sien, les vieux sages ajoutaient: *Mein gheir el Shabbatot weI mo 'adims* (sans compter les Samedis et les jours fériés, ce qui rétablissait un peu la vérité).

Elie Cohen

'Adouwwak Ibn Kâarak, Wallaw kan Akhouk. (ton concurrent est ton adversaire même si c'est ton frère) Des intérêts professionnels entre personnes d'une même famille peuvent créer de graves confrontations

Albert Pardo

Lessânak, Hossanak, law sonntoh sâman, law khanat khanak. Ta langue porte ta pensée, comme le cheval son cavalier, si tu la ménages, elle te servira, si tu la trahis elle te trahira.

Albert Oudiz

Elli Yettekel 'aleh, yettekel 'ala hêta maïla. Celui qui s'appuie sur lui s'appuie sur un mur branlant. Se dit de quelque'un sur lequel on ne peut pas vraiment compter.

Renée Hakoun

Le comité des Dictons et Proverbes.

Manifestation

En collaboration avec l'Association Internationale Nebi Daniel,
nous vous invitons à la conférence de
Yves Fedida
Le Recensement Montefiore des Juifs d'Alexandrie en 1840

Le samedi 28 MAI 2005 à 15h
à la Maison des Associations du 12^{ème} arrondissement, 181 avenue Daumesnil 75012 Paris

Les 1100 juifs installés à Alexandrie, en 1840, constituent déjà une communauté reconnue. Peut-être compte-t-elle un de vos ancêtres ? Un siècle plus tard, la communauté comprend 40 000 juifs.

Notre amie **Nadine Amiel**, artiste peintre, expose au :

Salon International 2005 organisé par l'Académie Européenne des Arts – France

Du 8 au 18 avril 2005

A l'Espace Saint-Martin

256 rue du Faubourg Saint-Martin – Paris 75010 – Métro Louis-Blanc

Informations diverses

Voyage en Israël : un moment d'émotion.



De pressantes sollicitations d'amis nombreux et chers, une flambée de nostalgie, le désir de revoir encore une fois (serait-ce la dernière ?) les survivants de ma famille maternelle, et me voilà embarqué avec mon épouse dans un avion « Arkya » pour Israël. Arrivés à Tel Aviv, où nous sommes invités chez nos amis Beny et Nelly Aharon, à la rencontre de Juifs d'Égypte, afin de parler de mon livre : « *Je viens d'un pays qui n'existe plus* » * (Editions Nahar Misraïm -Paris 2004). Cette réunion avait été programmée depuis Paris.

Tour de force de mes jeunes hôtes, près d'une cinquantaine de personnes présentes venues, de Haïfa à Pétah Tikva, se pressent par une belle soirée d'automne dans les lieux. Je retrouve avec émotion Henriette Buznach ex Chaky, Marcelle (Poussy) Fisher-Carmona auteure de *Les Khamsins d'Antan* et de *Armando* accompagnée de son mari le Dr. Yakob Fisher, Rita veuve de mon cher ami Samy Shemtov, mes cousins Asher. Tiens, on me présente une jeune femme rayonnante, Marcelle Ninio devenue Boger, sur laquelle les années de prison égyptienne n'ont laissé, apparemment, aucune trace, pas plus d'ailleurs que pour Mimi Pinto ex-Canel. Mon vieux camarade de plus de 73 ans, Avram Cohen de Haïfa m'avait fait savoir qu'il ne pourrait se déplacer ; il est pourtant présent aux côtés de Maurice Tawil que je n'ai pas revu depuis 1965. L'émotion qui me serre à la gorge est à son comble. Les Aharon ont réussi un exploit que je croyais irréalisable. Mais, Israël n'est-elle pas la Terre des Miracles ?

Je parle de l'Égypte, de ma jeunesse, du cadre qui était le mien et qui l'est aussi pour tous les présents. Mes auditeurs sont suspendus à mes lèvres. Je parle de moi et ce qu'ils revoient, c'est leur enfance, leur jeunesse. La communion est totale et je me tais dans un silence lourd d'émotion. Bény passe parmi l'assistance et recueille une quinzaine de commandes du livre. Moi je me contente de savourer la présence des amis, camarades et connaissances qui m'entourent. Je suis en pleine euphorie.

Israël est bien la Terre des Miracles.

Albert Oudiz

* *Il reste encore quelques exemplaires de ce livre, que vous pouvez vous procurer auprès de notre association.*

Associations amies

PREMIER CONGRES MONDIAL DES JUIFS D'ÉGYPTE – WCJE.

Ce congrès aura lieu en Israël en mai 2006. Les organisateurs lancent une invitation à soumettre des articles et sujets de débats, avant le 15 mai 2005 et présentent cette manifestation de la façon suivante :

Le Congrès WCJE constitue un signe et une manifestation de fierté de notre passé et une contribution substantielle et honorable pour l'État d'Israël. Il contribue à la reconnaissance de la Culture et l'Histoire des Juifs originaires d'Égypte et du peuple Juif au Moyen-Orient. Son but est de souligner ces valeurs culturelles et historiques, et leur contribution à la paix tant désirée et souhaitée dans notre région et dans le monde d'aujourd'hui et de demain.

Comme un flambeau, ce congrès découvre, définit et raconte notre passé sublime, enseigne et illumine notre présent, éclairera notre avenir et guidera les générations futures.

Ada Aharoni – WCJE Président
Haim Aharoni – WCJE Comité directeur

Les sujets de débats sont divisés en 11 rubriques. Les personnes intéressées sont invitées à visiter le site internet :

www.wcje.org

ou de contacter :

Jacques Perez, directeur 00 972 4 9890531

jacquesperez@013.net

Sara Rossano, secrétaire 00 972 9 7654087

rossanos@zahav.net.il

Nous aurons l'occasion de reparler de cette importante manifestation.

Courrier

Une erreur pas si regrettable...

Lors de l'expédition de notre dernier bulletin, nous avons omis d'y joindre les bulletins de souscription à l'Association que nous avons annoncés. Cette omission nous a valu un courrier abondant, des réactions spontanées accompagnées de lettres élogieuses quant au contenu et à la présentation de nos bulletins.

Nous citons quelques unes de ces réactions :

Pascale Hassoun : « .. félicitations, c'est vrai que l'ASPCJE bouge et innove. Cela se sent à chaque bulletin »

Robert Hakim nous adresse ses félicitations, ainsi que Janine Coen , G. Feinstein, et Victor Hatwell.

Claude Riso Levi « trouve le bulletin très riche et reflète le travail des membres »

Fouly Chamla « je vois avec plaisir que l'Association bouge » .

D'autres lecteurs envoient d'office leur souscription, accompagnée de commentaires amicaux : nous citons entre autres Simone Mayer, Harry Guened, Achy Mazza et Hanna, etc..

N'oublions pas les félicitations nombreuses et régulières de Clémy et César Pinto du Brésil : « Comme d'habitude nous avons lu [le bulletin] de la première à la dernière ligne et Danny, notre fils également... Inutile de dire que nous avons débattu tous les articles « en long et en large », pour adopter l'expression égyptienne » .

Nous regrettons de ne pas pouvoir citer toutes les personnes qui nous encouragent dans notre action.

Continuez à nous écrire, à nous encourager, à nous critiquer s'il y a lieu. Merci de votre soutien.

Cercle de lecture

Rappelons que le cercle de lecture est une rencontre permettant la présentation d'un livre et d'un échange entre le présentateur et le public sur le thème abordé par le livre. L'exposé est souvent complété par une lecture d'extraits pour mieux souligner l'intérêt du livre.

Programme des prochaines rencontres du Cercle de Lecture

Les rencontres ont lieu à la Maison des Associations du 12^{ème} arrondissement de Paris, 181 rue Daumesnil. Paris 75012. M° Daumesnil ou Dugommier

Samedi 30 avril

Exposé par Rachel Cohen :
Ezéchiel, l'unique pièce de théâtre d'Albert Cohen
(Ed. Gallimard – Collection théâtrale Manteau
d'Arlequin)

Samedi 25 juin

Exposé d'Emile Gabbay
Proche-Orient : psychanalyse d'un conflit.
L'énigme antisémite.
de Daniel Sibony
Ed. Le Seuil

« Histoire d'amour et de ténèbres » d'Amos Oz , présenté par Chantal Steinberg.

Nous étions environ 35 personnes, le samedi 19 février, pour écouter Chantal Steinberg nous présenter avec brio et passion le dernier livre d'Amos Oz, qui a un si grand succès aussi bien en Israël qu'en France, dans la brillante traduction de Sylvie Cohen. Nous vous conseillons vivement de lire ou relire l'article de notre conférencière dans le bulletin n°21, et bien sûr le livre lui-même.

Dans ce vaste roman autobiographique Chantal Steinberg distingue essentiellement deux territoires, le territoire de l'histoire, et le territoire des êtres et de l'intime. Dans le territoire de l'histoire, l'auteur raconte comment Israël fut fondé, en partie comme fruit du rejet et de la persécution de tant de peuples européens. Un de ses personnages dit, à propos des territoires acquis au moment de l'indépendance: « si nous leur en prenons plus un jour, maintenant que nous avons quelque chose, nous commettons un grave péché ». Ce qui définit les positions de l'auteur, un des piliers de « Chalom Archav ».

Dans le territoire des êtres, si profondément émouvant, il y a le récit de l'enfance de l'auteur à Jérusalem évoquée au quotidien, du microcosme familial dans un milieu d'intellectuels originaires d'Europe de l'Est. Il y a aussi la vie au Kibboutz ou l'auteur part vivre à l'âge de 15 ans. Dans le territoire de l'intime il y a le questionnement particulièrement poignant sur le suicide de la mère de l'auteur à la fleur de l'âge, et notamment le récit de son enfance dans une école laïque d'Ukraine. Le personnage du père est largement évoqué.

Ajoutons que pour nous combler encore, Chantal Steinberg nous présenta, quoique plus rapidement, le très beau livre d'Aharon Appelfeld, « Histoire d'une vie ».

Le public fut intéressé d'un bout à l'autre. Avec un sujet comme celui-ci la discussion ne put qu'être animée, mais resta toujours dans la plus parfaite affabilité. Merci encore Chantal !

Joe Chalom

A la suite de la présentation de ce livre dans notre bulletin n° 21 de décembre 2004, nous avons reçu un très long article de Yossef Dwek d'Israël, intitulé : « *Réflexions sur la conception historiographique du sionisme* ». Dwek saisit cette occasion pour contester la présentation officielle de l'histoire du sionisme et de la création d'Israël : « La question principale qui se pose est de savoir si le grand rêve national du regroupement des diverses communautés sur le sol ancestral s'est réalisé aux dépens du peuple palestinien dont une importante partie a été exilée de son sol natal... « Est ce que le heurt des aspirations nationales et le conflit qui en découle étaient inévitables ? ». Pour revenir au livre, il écrit : « Amos Oz, écrivain fervent du sionisme et ouvertement engagé, ne peut et ne prétend pas être objectif. Il laisse parler ses personnages et dans leurs monologues figurent les traumatismes ancestraux du judaïsme européen », critiquant les propos d'un des personnages : « Si c'était nous les vaincus, ils n'auraient pas laissé un seul juif vivant » ou encore « En 48, ils ont essayé de nous tuer tous », propos qu'il présente comme « des spéculations du genre apocalyptique destinés à apaiser la mauvaise conscience... »

Cependant Dwek conclut « Israël a énormément de problèmes et même beaucoup de défaillances et pourtant elle demeure active et dynamique ... gérée sur des bases modernes et démocratiques. » ... « Dans cette foi inébranlable dans l'avenir de notre pays nous nous retrouvons tous sur le même terrain avec Amos Oz ».

Nous n'avons pas voulu publier le texte complet de Yossef Dwek car il intéresse essentiellement Israël dans le contexte actuel du conflit israélo-palestinien ; et le problème abordé est bien loin de notre objectif qui est la sauvegarde de la mémoire des juifs d'Égypte. Si vous souhaitez recevoir le texte complet, contactez-nous.

CONVOCACTION à l'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

Dimanche 5 juin 2005 à 10 heures 30

Au C.B.L.- 10 rue Saint Claude – 75003 PARIS

Métro Saint Sébastien Froissart

Ordre du jour :

- | | |
|--|--------------|
| 1 – Bienvenue et introduction | Joe Chalom |
| 2 – Rapport moral : activités passées | André Cohen |
| 3 – Rapport du trésorier | Elie Michali |
| 4 – Activités à venir | André Cohen |
| 5 – Renouvellement du Conseil d'Administration | |
| 6 – Questions diverses | |



DECLARATION DE CANDIDATURE

A retourner à l'adresse de l'association:

A.S.P.C.J.E. chez M. André COHEN, 8 rue des Tanneries, 75013 PARIS.

Je soussigné(e)(nom, prénom)

Demeurant à.....

CP : Ville : Tél. :

Déclare être candidat(e) à un poste au Conseil d'Administration de l'ASPCJE

Signature :



TALON D'INSCRIPTION A LA JOURNEE du DIMANCHE 5 juin 2005

IL ÉTAIT UNE FOIS ... LA MACCABI EN ÉGYPTÉ

présenté par Albert OUDIZ

Nom : Prénom :

Adresse :

CP : Ville :

Tél. : Fax : E.mail :

Participation aux frais :

Repas + conférence : 32 euros par personne.

Nombre de personnes :

Conférence de l'après-midi : 10 euros par personne

Nombre de personnes.....

Chèque libellé à ASPCJE et à adresser à André Cohen 8 rue des Tanneries, 75013 PARIS . Tél. 01 45 35 29 86.



De nombreux membres n'ont pas encore renouvelé leur cotisation pour 2005

TALON D'ADHÉSION ET D'ABONNEMENT

L'adhésion 5 euros. L'abonnement au bulletin : 15 euros.

Remplissez le talon ci-joint et envoyez le à l'adresse de l'association, (chèque accepté uniquement auprès d'une banque en France)

A.S.P.C.J.E. chez M. André COHEN, 8 rue des Tanneries, 75013 PARIS.

Nom : Prénom :

Adresse :

CP : Ville :

Tél. : Fax : E.mail :

Membre actif : 20 euros : 5 euros pour l'adhésion et 15 euros pour l'abonnement : euros

Abonnement au bulletin uniquement (cotisation 15 euros) : euros

Date :